

La Culture et la Globalisation
au 21^{ème} Siècle

TEXTES DE REFERENCE

La Culture et la Globalisation au 21^{ème} Siècle

Edgar Morin



Académie
de la Latinité

Rio de Janeiro, 2002

© Edgar Morin

Publié par

Educam — *Editora Universitária Candido Mendes*

Rua 1^o de Março, 101, Sala 26, Centro

Cep 20010-010 — Rio de Janeiro — RJ — Brasil

Coordination Editoriale

Hamilton Magalhães Neto

Révision

Annie Davée

Couverture

Paulo Verardo

Composition

Textos & Formas Ltda.

(21) 2516-7997

Académie de la latinité — Siège Amérique latine

Secrétariat général

Rua da Assembléia, 10, 42^o andar, Centro, Rio de Janeiro

Tél.: 55.21.531-2310; Fax: 55.21.533-4782

Page WEB: www.alati.org

E-mail: alati@alati.org

Secrétariat exécutif à Paris

25 rue Château Landon 75010 Paris. Tél./Fax : 33.1.40.35.08.20

E-mail: nelson.vallejo-gomez@wanadoo.fr

Le 21^{ème} siècle verra se poursuivre des processus culturels concurrents, antagonistes et parfois complémentaires qui se sont manifestés à la fin du 20^{ème} siècle. A savoir:

1 — élargissement planétaire de la sphère des arts, de la littérature, de la philosophie...

2 — L'homogénéisation, standardisation, dégradation, pertes des diversités, mais aussi dialogique (relation antagoniste et complémentaire) entre production et création...

3 — Le déploiement d'un folklore planétaire...

4 — Le déploiement de grandes vagues transnationales, rencontres, métissages, nouvelles synthèses, nouvelles diversités...

5 — Le retour aux sources, régénération des singularités.

L'extension d'Internet comme système neuro-cérébral artificiel de caractère planétaire, le développement des multi-média, tout cela va accentuer et amplifier les tendances en cours, et accentuer les antagonismes entre d'une part une organisation concentrée, bureaucratique, capitaliste de la production culturelle, et d'autre part les nécessités internes d'originalité, singularité, créativité du produit culturel, c'est à dire la nécessité de la production de faire la part à son antagoniste, la création. De même il y aura développement concurrent et interférent entre d'une part les processus de

standardisation culturelle et les processus d'individualisation culturelle, non seulement au niveau des œuvres, mais aussi de leur usage.

1 — L'Élargissement Planétaire

Les grandes sphères culturelles étaient fermées les unes aux autres et, pour les Européens, la culture “universelle” était la culture de l'univers des œuvres européennes, tant en littérature (Cervantès, Shakespeare, Molière, Balzac, Dickens, etc.) qu'en poésie et musique. Au cours du 20^{ème} siècle, une sphère vraiment universelle se constitue. Les traductions se multiplient. Les romans japonais, latino-américains, africains sont publiés dans les grandes langues européennes, et les romans européens sont publiés en Asie et dans les Amériques. Les musiques occidentales trouvent des interprètes dans tous les continents et l'Europe s'ouvre aux musiques d'Orient arabe, d'Inde, Chine, Japon, d'Amérique latine, d'Afrique. Certes, cette nouvelle culture mondiale est encore cantonnée à des sphères restreintes dans chaque nation; mais son développement, qui est un trait marquant de la seconde partie du 20^{ème} siècle, va se poursuivre au 21^{ème} siècle. Alors que les modes de penser occidentaux avaient envahi le monde, les modes de pensée d'autres cultures résistent et se diffusent désormais en Occident. Déjà l'Occident avait traduit l'*Avesta* et les *Upanisads* au 18^{ème} siècle, Confucius et Lao Tseu au 19^{ème}, mais les messages d'Asie demeuraient seulement objets d'études érudites. C'est seulement au 20^{ème} siècle que les philosophies et mystiques de l'Islam, les textes sacrés de l'Inde, la

pensée du Tao, celle du bouddhisme deviennent des sources vives pour l'âme occidentale entraînée/enchaînée dans le monde de l'activisme, du productivisme, de l'efficacité, du divertissement, et qui aspire à la paix intérieure et à l'harmonie avec soi-même. Surgit alors une demande occidentale d'Orient vers laquelle ont accouru les formes vulgarisées et commercialisées du yoga, les messages du bouddhisme.

2 — La Standardisation Culturelle et ses Limites

L'avènement du cinéma, de la grande presse puis de la radio et de la télévision au 20^{ème} siècle ont entraîné le développement de l'industrialisation et de la commercialisation de la culture avec: la division spécialisée du travail, la standardisation du produit, sa chronométrisation, la recherche de la rentabilité et du profit. Mais l'industrie culturelle ne peut pas éliminer l'originalité, l'individualité, ce qu'on appelle le talent. Non seulement elle ne peut pas l'éliminer mais elle en a un besoin fondamental. Même si un film est conçu en fonction de quelques recettes standard (intrigue amoureuse, *happy-end*) il doit avoir sa personnalité, son originalité, son unicité. Autrement dit, il n'en est pas pour la production d'un feuilleton télévisé, d'un film comme pour celle d'une automobile ou d'une machine à laver. Et c'est un symbole qu'Hollywood ait fait appel à William Faulkner, qui peut être considéré comme un écrivain extrêmement créateur, livré à sa propre passion, sa propre fièvre, ses propres fantasmes, obsessions. Bien entendu le génie de Faulkner est rarement passé dans les films d'Hollywood mais une

partie souvent s'y est exprimée. Ainsi, dans tout ce qui relève de l'industrie culturelle, il y a un conflit permanent et en même temps une complémentarité permanente entre l'individuel, l'original, la création et le produit standardisé, disons pour simplifier: entre Création et Production. Il est évident que certaines œuvres sont stéréotypées, standardisées, plates, mais que d'autres ont quelque chose qui transforme le stéréotype en archétype, comme les grands archétypes mythologiques. Un genre comme le western, qui a produit des navets comme des chefs d'œuvre, a sa force dans le caractère mythologique et archétypique de la conquête de l'Ouest vécue non seulement comme une épopée singulière, mais aussi comme le moment de la fondation de la loi — alors qu'il n'y a pas de loi — de l'introduction de l'ordre, de l'introduction de la justice là où règne le déchaînement de la violence. Les films de samouraïs nous montrent la lutte épique du chevalier solitaire pour la justice et pour le bien dans un monde sans loi. Ainsi, de grands auteurs comme John Ford ou Kurosawa ont accompli des chefs d'œuvre. Donc, l'industrie culturelle est animée par une contradiction qui à la fois détruit en elle des germes de créativité et en même temps les suscite. Aujourd'hui la littérature existe par le livre imprimé, qui est un médium de multiplication massive. Toutefois, la littérature conserve encore le principe artisanal, la production de l'œuvre, même avec un ordinateur, garde un caractère individuel. Toutefois la littérature — avec le développement des grandes maisons d'édition — subit de plus en plus les contraintes de l'industrialisation et de la commercialisation.

Il fut un temps, qui a duré pendant quelques siècles, où on remettait son texte manuscrit à l'éditeur, ce qui supposait bien sûr de nombreuses corrections sur les épreuves. Les manuscrits de Proust comportaient tellement de collages qui se déplaçaient sur les côtés, en haut, en bas des pages qu'ils ont été surnommés "paperolles". A présent il faut remettre une disquette définitive à l'éditeur qui interdit d'opérer des corrections d'auteur sur les épreuves à moins que le coût en soit supporté par l'auteur lui-même. Or, une œuvre littéraire mûrit à partir d'objectivations successives qui permettent à l'écrivain de se détacher de cet embryon qui est sorti des ses "entrailles mentales". En le percevant avec de plus en plus de distance, cela lui permet de lui apporter non seulement des petites touches comme fait un peintre qui s'éloigne de sa toile mais aussi, parfois, des modifications profondes qui sont nécessaires. Pensez que *La Recherche du Temps Perdu* de Proust ne serait pas ce qu'elle est si Proust n'avait pas eu la possibilité de bouleverser totalement la première impression de son œuvre. A cela s'ajoutent les contraintes de volume. Les éditeurs n'aiment pas des livres trop courts, il n'aiment pas les livres trop gros, sauf s'ils prévoient d'avance un best-seller; la grosseur et le volume du livre permettent alors un accroissement du prix donc du profit. Ensuite il y a le processus de présélection chez les éditeurs importants. Un grand éditeur qui édite 15 à 20 volumes par mois, pré-sélectionne ceux qu'il suppose avoir un écho public. L'attachée de presse ne dit pas, bien sûr, aux critiques: "Vous allez recevoir 15 livres qui sont tous des chefs d'œuvre." Non, elle va dire: "Je vous prie de lire avec attention tel livre, il vous plaira certainement." De plus, vous

avez noté que je parle des attachées de presse au féminin alors que les critiques sont en majorité du sexe masculin, ce qui favorise des pressions de charme qui n'ont rien à voir évidemment avec le contenu intrinsèque des œuvres. Enfin, effet extrême de cette présélection, le phénomène très connu de la best-sellarisation. Il en est pour le livre comme pour le film, il y a des recettes pour faire un best-seller, il y a un dosage de sang, de viol, d'amour, de violence, de passion, de massacre, de conflit, de jalousie, mais il n'est jamais sûr que tout ça prenne et fasse un best-seller. Fort heureusement il y a une part d'aléatoire. Cependant c'est un processus qui, dès qu'il est engagé, est irrésistible, c'est ce qu'on appelle le feed-back positif: l'accroissement de la vente entraîne un super-accroissement de la vente, etc. Il se crée des phénomènes épidémiques de contagion ce qui fait que, dans le monde de la littérature en France, des ouvrages sont tirés à 1000, 1500, 2000 exemplaires — seuil de rentabilité, alors que d'autres atteignent et même dépassent les 2.000.000 exemplaires. Les magazines pratiquent le hit parade des livres comme pour les chanteurs de rock ou les autres produits de l'industrie culturelle. Les livres sont cotés en fonction de leurs chiffres de vente dans un certain nombre de librairies qui varient selon les publics ciblés par les magazines. Les meilleures cotes — les livres les mieux vendus — ont tendance à vous enjoindre à l'achat, sinon à la lecture. Dernière contrainte, la rotation très rapide des livres chez les libraires. Les gros éditeurs mettent des livres en dépôt chez les libraires, que les libraires ne paient pas quand ils les reçoivent et qu'ils ont le loisir de rendre, si les livres ne se sont pas vendus. Si l'éditeur a déjà présélectionné tel livre pensant qu'il aura du succès, il

va faire de gros dépôts, il va faire un énorme effort de publicité, un énorme effort auprès des critiques pour que ces livres soient vendus. Mais tous les livres qui échappent à ce système vont tomber dans un gouffre. Des livres de jeunes auteurs, des livres d'auteurs difficiles, des livres qui n'ont pas encore leurs fans, leurs groupies, donc si un tel livre n'est pas signalé, ce livre disparaît au bout de deux mois du libraire. Un tel système, si préjudiciable soit-il à la création, ne l'annule pas, les éditeurs ont autant et plus besoin d'originalité que les producteurs de cinéma. Par ailleurs, la diversité est le plus puissant antidote à la standardisation: la diversité des éditeurs pour les livres, la diversification des chaînes dans la radio et la télévision.

3 — Le Déploiement d'un Folklore Planétaire

Au cours de 20^{ème} siècle, les media ont produit, diffusé et brassé un folklore mondial à partir de thèmes originaux issus de cultures différentes, tantôt ressourcés, tantôt syncrétisés. La formidable "usine à rêves" d'Hollywood a créé et propagé un nouveau folklore mondial avec le western, le film criminel "noir", le thriller, la comédie musicale, le dessin animé de Disney à Tex Avery. Les nations occidentales, puis orientales ont produit leur cinéma. Certes, il y a souvent plus de fabrication que de création dans un grand nombre de films, mais l'art du cinéma a partout fleuri, sur tous les continents, et, par le truchement du doublage et la diffusion des écrans de télévision, il est devenu un art mondialisé tout en préservant les originalités des artistes et des cultures. On peut même remarquer que des co-productions, réunissant des réalisateurs, des ac-

teurs et artistes de différentes nationalités, comme il s'en fait beaucoup aujourd'hui, du *Guépard* de Visconti à *Ran* de Kurosawa, arrivent, à travers le cosmopolitisme de leur production, à une authenticité esthétique qui s'est perdue dans les folklores régionaux appauvris.

Un folklore planétaire s'est constitué et il s'enrichit par intégrations et rencontres. Il a répandu sur le monde le jazz — ramifié en divers styles à partir de la Nouvelle-Orléans, le tango — né dans le quartier portuaire de Buenos Aires, le mambo cubain, la valse de Vienne, le rock américain — lui-même produit des variétés différenciées dans le monde entier. Il a intégré le sitar indien de Ravi Shankar, le flamenco andalou, la mélodie arabe d'Oum Kalsoum, le huayno des Andes; il a suscité les syncrétismes de la salsa, du raï, du flamenco-rock. Quand il s'agit d'art, musique, littérature, pensée, la mondialisation culturelle n'est pas homogénéisante. Il se constitue de grandes vagues transnationales, mais qui favorisent l'expression des originalités nationales en leur sein. Ainsi, en a-t-il été en Europe pour le classicisme, les Lumières, le romantisme, le réalisme, le surréalisme; ainsi en est-il dans le monde avec les vagues littéraires, picturale, musicales, issues à chaque fois d'un foyer singulier.

4 — Rencontres et Métissages Culturels

N'oublions pas que le métissage a toujours recréé de la diversité, tout en favorisant l'inter-communication. Alexandre le Grand, à chaque ville d'Asie conquise, mariait quelques centaines de jeunes filles indigènes à ses guerriers macédoniens, et les cités qu'il a traversées ou créées furent

les matrices des brillantes civilisations hellénistiques, et les sources de l'art métis gréco-bouddhique. La civilisation romaine elle-même fut très tôt métisse, assimilant en elle tout l'héritage grec; elle sut intégrer en son panthéon un très grand nombre de dieux étrangers et sur son territoire des peuples barbares qui sont devenus Romains de droit tout en gardant leur identité ethnique.

La création artistique se nourrit d'influences et de confluences. Ainsi, telle tradition, qui semble aujourd'hui la plus authentiquement originale, comme le flamenco, est, comme le peuple andalou lui-même, le produit d'interpénétrations arabes, juives, espagnoles transmutes dans et par le génie douloureux du peuple gitan. Nous pouvons entendre et voir dans le flamenco, la fécondité et les périls du double impératif, préserver — l'origine — et s'ouvrir — à l'étranger —. Du côté de la préservation, il y eut d'abord, grâce notamment à l'*aficion* de quelques amateurs français, l'étude et le retour aux sources du *cante jondo* qui s'était considérablement dégradé; ainsi, de vieux enregistrements ont été ressuscités dans des *recopilaciones*, des interprètes oubliés et déçus sont redevenus des maîtres, formant dans le respect de la tradition de nouvelles générations d'interprètes désormais fortement ressourcés. Du côté de l'ouverture, il y eut d'abord dégénérescence dans une bouillie d'espagnolades vaguement sévillanes, puis une intégration des sources dans les musiques d'Albéniz et de Falla, puis enfin, des métissages intéressants et récents avec des sonorités et rythmes venus d'ailleurs, comme ceux du jazz (Paco de Lucia jouant avec John Mac Laughlin) ou du rock (dans le meilleur des Gipsy Kings). Le jazz fut d'abord un

hybride afro-américain, produit singulier de la Nouvelle-Orléans, qui se répandit aux Etats-Unis en connaissant de multiples mutations, sans que les nouveaux styles fassent disparaître les styles précédents; et il devint une musique nègre/blanche, écoutée, dansée puis jouée par des Blancs, et, sous toutes ses formes il se répandit dans le monde, tandis que le vieux style New Orleans, apparemment délaissé à sa source, renaissait dans les caves de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, revenait aux USA et se réinstallait à la Nouvelle-Orléans. Puis, après la rencontre du *rythm and blues*, c'est dans la sphère blanche que le rock apparaît aux Etats-Unis, pour se répandre dans le monde entier, puis s'acclimater dans toutes les langues, prenant à chaque fois une identité nationale. Aujourd'hui, à Pékin, Canton, Tokyo, Paris, Moscou, on danse, on fête, on communique rock, et la jeunesse de tous les pays va planer au même rythme sur la même planète. La diffusion mondiale du rock a d'ailleurs suscité un peu partout de nouvelles originalités métisses comme le raï et enfin concocté dans le rock-fusion une sorte de bouillon rythmique où viennent s'entre épouser les cultures musicales du monde entier. Ainsi, pour le pire parfois, mais aussi souvent pour le meilleur, et cela sans se perdre, les cultures musicales du monde entier s'entre fécondent sans pourtant encore savoir qu'elles font des enfants planétaires. Quand à la massification, elle vient de l'homogénéisation technique, de la "macdonalisation" de toutes choses, mais elle ne vient pas des rencontres et du métissage. Tout métissage créer de la diversité; regardez les belles eurasiennes et les belles brésiliennes. Aussi, il faut laisser

aller les hommes et les cultures vers le métissage généralisé et diversifié, lui même diversifiant en retour.

Les interdits porteurs de malédiction, qui, dans l'ère de la diaspora humaine, constituaient les défenses immunologiques des cultures archaïques et des religions dogmatiques, sont devenus obstacles à la communication, à la compréhension et à la création dans l'ère planétaire. Dans un premier temps, les "mêleurs" de style sont considérés comme des confusionnistes; les métis d'ethnies et de religion sont rejetés comme bâtards et hérétiques par leurs communautés d'origine. Ils sont les victimes et martyrs d'un processus pionnier de compréhension.

5 — Les Ressourcements

En même temps que tous les processus indiqués et en réaction contre les périls de perte d'identité, de perte d'authenticité, partout s'opère un retour aux sources, et cela est particulièrement notable en musique. Comme nous l'avons dit, c'est au moment où il allait disparaître que le flamenco a été ressuscité par de jeunes générations suivant l'exemple des vieux *cantaores*, et le marché international du disque et du spectacle a favorisé cette résurrection, multipliant les amateurs de flamenco dans le monde. Ainsi, le flamenco est un exemple à la fois de retour aux sources et de métissages, deux processus apparemment antagonistes et en fait complémentaires. Partout les jeunes générations, aussi bien en Europe (pays celtes, basque) qu'en Afrique et en Asie, s'emploient à sauvegarder musiques, instruments et chants traditionnels.

Ainsi, les cultures singulières résistent et se défendent. Mais précisons ici qu'une culture riche est une culture qui à la fois sauvegarde et intègre. C'est une culture à la fois ouverte et fermée contrairement à l'idée que chaque culture comporte en elle-même une plénitude. Maruyama remarque justement que chaque culture a quelque chose de *disfonctionnel* (défaut de fonctionnalité), de *misfonctionnel* (fonctionnant dans un mauvais sens), de *sous-fonctionnel* (effectuant une performance au niveau le plus bas) et de *toxifonctionnel* (créant du dommage dans son fonctionnement). Les cultures sont imparfaites en elles-mêmes, comme nous sommes nous-mêmes imparfaits. Toutes les cultures, comme la nôtre, constituent un mélange de superstitions, fictions, fixations, savoirs accumulés et non critiqués, erreurs grossières, vérités profondes; mais ce mélange n'étant pas discernable de prime abord, il faut être attentif à ne pas classer comme superstition des savoirs millénaires — comme, par exemple, les modes de préparation du maïs au Mexique, qui ont été longtemps attribués par les anthropologues à des croyances magiques jusqu'à ce qu'on découvre qu'ils permettaient à l'organisme d'assimiler la lysine, substance nourrissante de ce qui fut longtemps leur seule nourriture. D'où ce paradoxe: qui sera celui du 21^{ème} siècle: il faut à la fois préserver et ouvrir les cultures. Cela n'a, du reste, rien de novateur: à la source de toutes les cultures, y comprises celles qui semblent les plus singulières, il y a rencontre, association, syncrétisme, métissage. Toutes les cultures ont une possibilité d'assimiler en elles ce qui leur est d'abord étranger, du moins jusqu'à un certain seuil, variable selon leur vitalité, et au-delà duquel c'est elles qui se font assimiler et/ou désintégrer.

Ainsi, selon un double impératif complexe, dont nous ne pouvons annuler la contradiction interne — mais cette contradiction peut-elle être dépassée et n'est-elle pas nécessaire à la vie même des cultures? — nous devons en même temps défendre les singularités culturelles et promouvoir les hybridations et métissages: il nous faut lier la sauvegarde des identités et la propagation d'une universalité métisse ou cosmopolite, qui tend à détruire ces identités. Comment intégrer sans désintégrer? Le problème se pose dramatiquement pour les cultures archaïques comme celle des Inuits. Il faudrait savoir les faire profiter des avantages de notre civilisation — santé, techniques, confort, etc. —, mais savoir les aider à conserver les secrets de leur médecine propre, de leur chamanisme, leurs savoir-faire de chasseurs, leurs connaissances de la nature, etc. Il faudrait des passeurs, comme l'est Jean Malaurie, qui ne seraient en rien des missionnaires religieux ou laïques venus leur faire honte de leurs croyances et de leurs usages.

Conclusion

Il est évident que le développement de la mondialisation culturelle est inséparable du développement mondial des réseaux médiatiques, de la diffusion mondiale des modes de reproduction (cassettes, disques compacts, vidéos) et qu'Internet et les multimédia accéléreront et amplifieront tous les processus, divers, concurrents et antagonistes (c'est à dire complexes) que nous avons évoqué. Nous ne croyons pas que le livre disparaîtra, de même que le cinéma, il y aura probablement même un retour à l'un et à l'autre, le premier

dans l'intimité de la méditation, de la solitude, de la relecture, le second dans la communion au sein des salles obscures. Nous croyons aussi qu'en dépit de leurs avancées foudroyantes, les processus de standardisation et les impératifs de profit seront contrebalancés par les processus de diversification et les besoins d'individualisation. *Il s'agirait d'aller vers une société universelle fondée sur le génie de la diversité et non sur le manque de génie de l'homogénéité, ce qui nous amène à un double impératif, qui porte en lui sa contradiction, mais qui ne peut se féconder que dans la contradiction: — partout préserver, étendre, cultiver, développer l'unité planétaire — partout préserver, étendre, cultiver, développer la diversité.* L'humanité est à la fois une et multiple. Sa richesse est dans la diversité des cultures mais nous pouvons et devons communiquer les uns les autres dans la même identité terrienne C'est en devenant vraiment citoyens du monde, partageant une même culture aux cent fleurs que nous deviendrons vigilants et respectueux des héritages culturels.